

**À** 30 ans, Robin Ormond, votre parcours déjà très riche fait de vous le fidèle collaborateur de Simon Stone, que vous avez traduit ainsi qu'Alexander Zeldin, et les recherches des metteurs en scène européens d'avant-garde ne semblent pas avoir de secret pour vous. Mais vous sortez aussi d'un an passé au contact du répertoire à Paris, dans le cadre de l'Académie de la Comédie-Française, en 2022-2023. Doit-on y voir deux pôles contradictoires ?

Pour moi il n'y a pas dissociation entre le patrimoine dramatique et la pratique des metteurs en scène regardés comme novateurs. Le problème, ce serait justement la séparation entre les deux. Comme si la question n'était pas toujours, pour le théâtre, de savoir quel fil tirer entre un événement littéraire passé et le travail théâtral d'aujourd'hui, de savoir comment le monde d'aujourd'hui peut répondre à une œuvre, quelle que soit son ancienneté.

*Dans L'Épreuve que vous présentez à La Scala Paris, cette interrogation vous conduit à une réécriture quasi intégrale de Marivaux. N'y a-t-il pas là comme une prise de pouvoir littéraire ?*

Récrire Marivaux c'était pour moi un acte d'amour envers l'un des auteurs les plus inventifs, les plus inépuisables, du théâtre français. Ce n'est pas fausse modestie que d'affirmer que j'ai préféré cette fidélité-là, plutôt que de prétendre savoir mettre en scène aujourd'hui Marivaux dans le texte original. Récrire, c'était un peu de la triche, si vous voulez. Comment faire dialoguer avec notre présent une œuvre fascinante, que je ne saurais pas mettre en scène à la lettre ? Tel était pour moi le défi.

Il y a chez Marivaux un sens de la nuance vertigineux, une tendresse qui est la compagne inséparable de la cruauté. C'est cet art de la nuance (rien à voir avec une superficialité mondaine) qui lui donne tout son prix, qui attache de l'importance aux situations. L'expérience extrême, par exemple, qui consiste à emprisonner un individu hors du monde social, comme dans *La Dispute*, n'est pas originale : Calderon l'avait déjà poussée très loin un siècle auparavant dans *La Vie est un songe*. Mais ce qui est entièrement propre à Marivaux, c'est la nuance : par elle, il parvient à rendre humain un geste fou dont les règles vont échapper à son inventeur.

*Dans toute l'œuvre de Marivaux, où le travestissement et la tromperie sur l'identité constituent un motif central, qu'est-ce qui vous a conduit à porter votre choix sur L'Épreuve ?*

C'est la fin qui me foudroie, dans cette pièce. Les deux dernières scènes sont folles de condensation. Mise au supplice par Lucidor qui prétend éprouver son désintéressement avant de l'épouser (« Tout sûr que je suis de son cœur, je veux savoir à quoi je le dois ; et si c'est l'homme riche, ou seulement moi qu'on aime : c'est ce que j'éclaircirai par l'épreuve où je vais la mettre » - scène 1), contrainte à avouer implicitement qu'elle l'aime, en rejetant le faux parti brillant qu'on lui propose et qui n'est autre que Frontin travesti, le valet de Lucidor, Angélique fait éclater l'absurdité du piège où elle a été prise.

Ce dernier échange :

« Lucidor .Vous m'aimez donc ?

Angélique. Ai-je jamais fait autre chose ? »  
sonne un peu comme : « Tout ça pour ça ?... » Et l'on est en droit de se demander quel sera l'avenir de cette Angélique, mariée à un tel monstre de manipulation.

Dans la jeunesse d'aujourd'hui il me semble identifier le même empêchement, le même désir mortifère de susciter l'obstacle, de combattre l'union des cœurs dès lors qu'elle paraît trop évidente, trop lumineuse. D'où l'actualité du cri d'Angélique : « Pourquoi, à quoi bon ce jeu ? Qu'as-tu imaginé de moi ? » ou encore : « Que n'as-tu pas vu de moi ? »

*On pense aussi au désenchantement qui est le produit du jeu pervers de La Place royale, de Corneille. Alidor tue délibérément l'amour qu'il porte à Angélique et qu'Angélique lui porte (la similitude des prénoms est troublante...) :*

« Vit-on jamais amant de la sorte enflammé,  
Qui se tînt malheureux pour être trop aimé ? »

*Alidor chez Corneille manipule Angélique à tel point que celle-ci ne regagnera sa liberté... qu'en entrant au couvent (« Cherche une autre à trahir ; et pour jamais, adieu ») !..*

Le mot de désenchantement me paraît juste. Tout se passe de nos jours comme si l'état de bonheur initial était un état suspect. Plus largement, y compris sur le plan politique, on semble être au cœur d'une culture qui ne croit plus qu'au mensonge.

*Votre Épreuve convoque aussi La Dispute, du même Marivaux, comme un double fond, dans l'espace et dans le temps, qui vient donner un relief abyssal à L'Épreuve. Vous imaginez en effet que L'Épreuve se joue « en surface » tandis que La Dispute, qui alterne avec elle, se passe dans un milieu souterrain, celui peut-être du château du Marquis de Sade... Dans la dystopie inventée par Marivaux, c'est aussi un château, en forêt, qui renferme les enfants des deux sexes qu'un Prince a fait élever à l'écart du monde, dans l'idée d'établir « scientifiquement » qui, de l'homme ou de la femme, est à l'origine de l'inconstance. Après une partie carrée où le désir, la vanité, la jalousie, épuisent toutes les figures possibles, l'expérience s'avère nulle et amère, la conclusion impossible... En articulant de L'Épreuve avec La Dispute, vous imaginez qu'un jour, l'une des invités du château découvre en s'égarant les prisonniers du sous-sol, et provoque leur évasion...*

Dans mon spectacle je présuppose en effet aux personnages de *L'Épreuve* le passé de *La Dispute*, dont ils sont tous des « évadés », profondément reliés par l'expérience traumatique qu'ils ont subie, et qui fait retour comme un inconscient commun. Le personnage de Lucidor s'éclaire de ce rapprochement : pour être capable de la manipulation qu'il met en place dans *L'Épreuve*, il faut que lui-même ait été l'objet d'une expérience du même genre. Je pense, toutes proportions gardées, au non-dit de la Shoah au sein des familles des victimes et de leurs descendants, que j'ai pu connaître moi-même. Quelle est la cicatrice qui précède ? C'est la question fondamentale.

J'ai confié le rôle de Lucidor à Alexandre Manbon : sourd, il se guide en suivant sur les lèvres de ses partenaires, et aussi grâce à ses appareils ; il en résulte cette voix et ce phrasé uniques, cette fragilité dans l'énergie qui répond aussi à l'histoire du personnage : Angélique tombe amoureuse de Lucidor en le soignant, dans *L'Épreuve*. Ainsi interprété Lucidor cède l'initiative à Frontin, personnage de valet retors, complice des fourberies du maître dans la tradition comique, ici vrai maître de cérémonie, décadent et protéiforme, organisateur désabusé des jeux de la compagnie. Je suggère aussi que Frontin est resté amoureux de

Lucidor, qu'il a connu dans *La Dispute* : je leur ai écrit à tous deux une scène de coup de foudre initial, contrepied de la convention hétérosexuelle –la bienséance théâtrale et galante du temps de Marivaux veut que le désir se porte spontanément sur l'autre sexe, et que la rencontre de créatures du même sexe soit immédiatement porteuse de rivalité et de jalousie... Au rebours je donne à Lucidor et Frontin l'innocence radicale du désir dans toute sa crudité, lorsqu'ils se découvrent l'un l'autre.

*Entre L'Épreuve et La Dispute ainsi mises en rapport, comment l'idée de « flashes-back » récurrents s'est-elle imposée à vous ?*

J'avais songé au départ à projeter des dates pour créer une relation nettement chronologique entre chaque scène, entre l'enfance des personnages dans le monde souterrain, et leur essor plus tard dans la vie d'adulte. Je préfère au bout d'un moment laisser le spectateur créer lui-même le rapport.

Par exemple y voir les soubassements de l'inconscient, comme dans une topique freudienne...

*Comment avez-vous travaillé avec les acteurs, pour produire un texte qui soit le fruit d'un travail collectif ?*

La trame première est toujours la relecture collective des pièces-sources, à partir de laquelle je capte les libres associations des acteurs, leurs inspirations. Je reviens ensuite avec une « tambouille », qui emprunte aussi bien aux jeux vidéo qu'aux romans de Marivaux ou à des films et séries, et que nous mettons « à l'épreuve »...

D'autant que les personnages sont ici traversés par le doute en permanence, même s'ils n'en persévèrent pas moins dans leur désir. Lisette, par exemple, est la complice de Lucidor et de Frontin : « Ça ne va pas un peu trop loin ? » dit-elle, mais c'est elle qui est en quelque sorte également une pourvoyeuse qui poussera Angélique dans les filets des autres... Blaise aussi a ses motivations : il va récupérer une chambre de la colocation. Seul Frontin, qui joue avec les codes de genre, ne croit pas au succès de l'entreprise. D'où la scène clivée qui juxtapose en contraste Frontin enfilant sa robe-fourreau et ses talons, et Blaise qui lit à voix haute la mort de Didon dans *L'Énéide*.

*Y a-t-il une identité langagière des personnages ?*

Le langage de chacun-e est adapté en répétition selon ce que les acteurs jugent adéquat ou pas. On s'est tous rencontrés à la Comédie-Française, sous la direction d'Éric Ruf, dans *La Vie de Galilée* de Brecht. Après cette année passée ensemble...

*... un peu comme la matrice d'où sont sortis les personnages de votre Épreuve...*

J'ai demandé à mes interprètes de parvenir à déconstruire l'interprétation classique du répertoire qu'ils ont pu entendre une année durant.

*Au miroir minéral qui occupe le centre du plateau quand revient La Dispute, comment a surgi la mise en cause, qui vous est propre, du « principe espérance » (pour reprendre le titre d'Ernst Bloch) selon lequel chaque génération redonnerait au monde une chance de se régénérer ?*

On m'a dit plus d'une fois que l'univers que je présente ici est assez noir. Mais comme on a vu jusqu'où peut aller la poursuite des idéaux d'un prince dans son pari scientifique, il me semble nécessaire de poser la question.

« Tout part en quête du contraire qui le sauvera de lui-même » : cette phrase de Clive Barker résume, pour moi, un principe essentiel. C'est le mouvement même des saisons, qui se distille dans la morale. L'éclatement de la révolte d'Angélique à la fin, qui va plus loin que chez Marivaux, déchire le canevas prévu. Dans cette force de rejet la pièce retrouve une énergie positive paradoxale, même si Orphée et Eurydice hantent la séparation des amants qui ne se retrouveront plus.

*L'Épreuve* que nous proposons se termine de façon ouverte par la libération d'Angélique. Or cette image finale est aussi le stade initial qui rend l'histoire possible. Dès le début Lucidor, assis à l'avant-scène, écoute en boucle sur son magnétophone (hommage fugace à *La Dernière Bande* de Beckett) la scène même qui se déroule devant lui : le Prince avait tout enregistré...

**Propos recueillis par Françoise Gomez le dimanche 7 juillet 2024, à 17h.**

---